

Bruno PACCHIELE

Le Code Source

ISBN : 979-10-359-0341-1

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Base de Roswell, le 6 juillet 1947.

Le vieux camion s'arrêta devant la maison du shérif. Mac Brazel en descendit avec précaution, avec les orages de ces derniers jours, son arthrite du genou le faisait souffrir. Passant à l'arrière du véhicule, il souleva la bâche et prit un mystérieux morceau de métal, parmi la dizaine qu'il avait ramassé dans son champ. Heureusement, ils étaient aussi légers que du bois de balsa. Il n'eut aucun mal à le sortir.

Mac Brazel monta les quatre marches de la maison avec difficulté. Le bureau était vide, peuplé par quelques mouches affolées par les turbulences du ventilateur. Il s'assit, et attendit quelques minutes. Un bruit de chasse d'eau se fit entendre, et le shérif Wilcox entra dans le bureau. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, les tempes grisonnantes et les yeux bleus. Il ne remarqua pas tout de suite le vieux fermier.

- Bonjour, Georges.
- Ah ! Salut Brazel, encore des problèmes avec les voleurs de bétail ?
- Non, cette fois-ci, j'ai trouvé un avion sur mes terres.
- Un avion de quel type ?
- Je n'en sais rien, mais vu ce qu'il en reste, il va être difficile à identifier ! Il y a des débris sur plus d'un kilomètre carré. Les militaires ont dû encore faire des siennes !
- Pourquoi les militaires ?
- Ben, regardez-moi ça, un métal aussi léger et si résistant, je n'ai encore jamais vu une ferraille comme ça ! Ça ne se laisse entailler ni avec un couteau, ni avec quoi que ce soit.

Le shérif prit le morceau que lui tendait Mac Brazel.

Effectivement, il avait un aspect très étrange, il était de couleur argent très clair, brillant. Il fut surpris par son extrême légèreté, mais ce qui l'étonna avant tout, c'était sa rigidité. Il essaya de le plier de toutes ses forces, mais l'objet n'accusa aucune déformation.

Le shérif, intrigué, décida immédiatement d'appeler la base militaire de Roswell. Une heure plus tard, une Jeep s'arrêtait devant le bureau et trois hommes en uniforme, entrèrent.

- Shérif Wilcox ?
- Oui, bonjour mon colonel.
- Bonjour mon vieux, alors montrez-nous cette trouvaille.

Les trois hommes, le colonel William Blanchard, l'officier du renseignement Cavitt, et le Major Jesse Marcel, regardèrent à tour de rôle le débris. Le major Marcel sortit immédiatement de sa sacoche un petit compteur Geiger.

La base de Roswell, au nouveau Mexique, accueille la première unité au monde de bombardiers atomiques, le "509^{ème} Bomb Group", qui a largué les bombes sur Nagasaki et Hiroshima. Les américains étaient alarmés par tout événement suspect aux alentours de la base, où de nombreux espions russes, en pleine guerre froide, avaient été repérés.

Mais ce que ces hommes avaient devant les yeux était particulièrement étrange.

- Alors Major, des traces de radioactivité ?
- Aucune, mon colonel.

Puis, ils se repassèrent le débris et essayèrent de le plier.

- Vous n'y arriverez pas, dit le shérif. J'y ai déjà laissé toute ma force. Dites donc, vous avez inventé un sacré métal ! Dommage que votre avion se soit écrasé...

Les trois militaires se regardèrent. En effet, sacré matériau, dont ils auraient bien aimé connaître la provenance. Mac Brazel, avait regardé la scène avec indifférence. Les militaires allaient nettoyer son champ et ramasser leurs petits joujoux, et il retournerait à son bétail, chacun son métier.

- Depuis quand êtes-vous en possession de ceci ?
- Depuis quatre jours, répondit Mac Brazel.
- Et vous ne venez que maintenant ?
- Dites donc, je ne suis pas chargé de garder vos avions, moi ! Mes bêtes me suffisent, d'ailleurs, je vais bientôt devoir y retourner...
- Une seconde, quand exactement avez-vous trouvé ces débris ?
- Eh bien voilà, mon Commandant,...
- Colonel, je vous prie.
- Tout ce que vous voudrez. Eh bien, nous étions chez le vieux Peter, à jouer aux cartes sur sa terrasse. Le pauvre vieux, il est bien seul depuis que sa Louise a passé l'arme à gauche, il essaie bien de se distraire avec ses chevaux, mais vous savez, à son âge...
- Abrégez, je vous prie, passez-nous les détails...
- Oh ! mais laissez-moi raconter, si vous m'interrompez tout le temps... Bon, donc nous jouions aux cartes, j'avais un superbe brelan, quand il y eut un drôle d'éclair.
- Il y avait de l'orage ?

- Oui, c'est pour cela que nous étions sous le auvent de la terrasse, et puis, nous avons vu un drôle d'avion, très brillant. Ah ! Ça, on peut dire qu'il était bizarre ! De loin, on aurait dit, comment dirais-je... Vous allez rire... Mais sauf votre respect, on aurait dit une soupière.
- Il avait la forme d'une soupière ?
- Oui, mais sans les anses. Mais c'était loin, on n'a pas bien regardé, vu que j'avais un brelan et que...
- Et ensuite ?
- Ensuite, il y a eu un grand bruit, mais ce dont je suis sûr, c'est que c'était pas le tonnerre. Non, le bruit était différent. Le vieux Peter m'a dit : *"dis donc, Mac, c'est y pas dans ton champ qu'il y a eu la foudre ?"*. Mais moi j'avais mon brelan, et je connais ses trucs pour me faire perdre ma concentration.
- Qu'avez-vous fait alors ?
- Eh bien, j'ai abaissé mon brelan et j'ai ramassé ma mise.
- Non ! Dit le Colonel, visiblement agacé par la lenteur de Mac Brazel, vous êtes allé sur les lieux ?
- Ah, ben oui, deux heures plus tard. On a fait la revanche entre temps.
- Et avez-vous vu quelque chose d'anormal ?
- Mes bêtes avaient probablement eu peur de l'éclair et s'étaient échappées de leur enclos. Au passage, elles m'avaient bien bousillé une centaine de mètres de clôture.
- Mais pas de traces de l'objet ?
- Non, il faisait nuit. Je me suis dit que le lendemain, il allait falloir que je répare cette fichue barrière et qu'il me faudrait toutes mes forces, alors, je suis allé me coucher.
- Soit. Et le lendemain, quand vous êtes retournés sur les lieux ?

- Les bêtes étaient presque toutes rentrées. Le seul point d'eau des environs est dans l'enclos, la soif les a fait revenir. Ensuite, j'ai réparé ma clôture.
- Et quand avez-vous découvert les débris ?
- Ça, je les ai vus tout de suite, ça passe pas inaperçu ! Mais il y avait l'enclos à réparer. Le travail d'abord.
- Vous n'avez pas eu la curiosité de chercher l'appareil.
- Oh, mais moi, je m'occupe de mes bêtes, et puis, les débris s'épalaient sur toute la colline, c'est plus chez moi, là-bas... Et ce que mon voisin fait dans son champ, ça ne me regarde pas. Chacun chez soi.

Le colonel commençait à s'échauffer, puis il réfléchit une minute, et prit une décision.

- Major, et vous aussi Cavitt, vous allez accompagner Mac Brazel avec quelques hommes. Moi, j'expédie les débris à Washington pour une expertise. Exécution.

Une heure plus tard, un gros B-25 s'envola avec, à son bord les étranges débris. Au même moment, le major Marcel et le capitaine Cavitt suivaient le vieux camion de Mac Brazel sur les routes du nouveau Mexique. Ils arrivèrent dans la petite localité de Corona quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit.

Les bêtes paissaient tranquillement dans l'enclos. Marcel et Cavitt escaladèrent la petite colline. Lorsqu'ils arrivèrent au sommet, ils virent ce qui allait intriguer le monde, jusqu'à la fin du siècle.

Paris, le 30 Juin 1998.

Cent mètres séparent la nouvelle université des locaux de l'ancienne Faculté des Sciences, rue Cuvier, dans le cinquième arrondissement de Paris. Cette courte distance, Carla l'avait parcourue des milliers de fois. Aujourd'hui, elle lui paraissait plus longue, car la grosse pluie d'orage de juin aurait traversé le plus épais des imperméables.

A un de ses camarades qui l'accompagnait, elle avait posé une question en chemin. Celui-ci, occupé à courir sous la pluie, avait refusé de répondre. Carla était une fille curieuse de tout. Une marche sous la pluie éveillait toujours en elle la même question : Pour être le moins mouillé, fallait-il marcher ou courir ? Certes, en marchant on restait plus longtemps sous l'eau, mais en courant, les gouttes frappaient plus violemment le corps. Sans compter les risques de chutes.

Carla avait décidé de marcher. Courir lui semblait superflu d'autant plus que le cours qu'elle allait subir dans l'amphithéâtre Cuvier, traitant de généalogie génétique, ne la ravissait guère. Il s'agissait de montrer les liens existant entre les ADN de différents virus, tous membres d'une même branche de l'évolution.

L'ADN est une molécule très complexe, présente dans chacune de nos cellules, qui contient toute notre information génétique, de la couleur de nos yeux, jusqu'à la taille de notre gros orteil. Nos maladies, notre caractère ou peut-être même, notre goût pour le chocolat y sont inscrits. Les scientifiques, toujours très assurés lorsqu'il s'agit de parler au grand public, commençaient à peine à entrevoir la masse d'informations contenue dans cette molécule.

Quelques dizaines d'années plus tôt, l'appartenance à une même branche de l'évolution avait été démontrée en comparant la taille des os, la forme des mâchoires, ou le nombre de pétales. La découverte de l'ADN permet de situer tous les chaînons de l'évolution et de s'apercevoir qu'il en manquait.

L'amphithéâtre Cuvier vaut le déplacement, c'est à cet endroit même que Marie Curie donna ses cours sur la radioactivité. La salle est large et peut contenir jusqu'à cinq cents étudiants, sur des bancs de bois très inconfortables. Les tables recèlent de graffitis, qui sont la patine des bancs d'université. Il y est notifié que le prof est un âne, que la masse de l'atome d'oxygène est 32 et que les prouesses amoureuses de Jacqueline sont remarquables, et surpassent de loin celles de Sandrine. Nos futurs scientifiques et ingénieurs avaient gravés là, pour la postérité, leurs petites conditions d'humains.

Le plafond de la salle est une immense verrière. Pour éviter de coûteux nettoyages, l'intendance en avait fait peindre les vitres. Lorsqu'il faisait soleil, l'amphi prenait des allures de vieux hangar, ce qui ne faisait que rajouter à son charme, car du charme, il en avait. Il sentait bon le passé et la science de jadis. En son centre, trônait un immense bureau ciré, clos sur la droite par une paillasse de carreaux blancs et un évier jauni, qui témoignait de milliers d'expériences de chimie. Derrière, pendaient deux tableaux noirs, équilibrés par des contrepoids. Pendant le cours, le professeur faisait glisser les deux immenses pans de bois l'un sur l'autre. Carla assistait avec ravissement à la manœuvre, comme s'il eût s'agit d'un marin abaissant la voile d'un trois-mâts.

L'amphithéâtre était presque vide, seuls treize étudiants de dernier cycle assistaient à ce cours. L'approche des examens avait vidé les bancs de l'université.

Les élèves préféraient réviser à l'ombre des platanes en fleurs du Jardin du Luxembourg, ou bien à l'ombre d'étudiantes... en fleurs également.

Le professeur fit son entrée. Madame Guillaumet était l'archétype de la chercheuse. Laide, sans maquillage, ses cheveux blancs jaunis étaient ramassés en chignon sur le haut du crâne. Elle portait l'uniforme témoignant de son statut d'enseignante : la blouse blanche. Des tâches de craies rouges et blanches ornaient l'entrée des deux poches latérales.

Après avoir posé sa sacoche de cuir sur la paillasse, elle plongeait sa main dans son réservoir à craies, et commençait son cours :

- Les généticiens ne connaissent que quatre lettres. Chacune d'entre elles représente l'un des composants de la molécule complexe de l'acide désoxyribonucléique, ou ADN. Deux éléments s'accrochent l'un à l'autre. Les paires s'enchaînent et forment une très longue échelle torsadée. Le sens de rotation est le même pour toutes les espèces vivantes sur Terre. Ceci est encore mal expliqué, même si une théorie officielle rassure les angoissés de la science. Les quatre lettres élémentaires utilisées sont le C, le G le T et le A.

Madame Guillaumet, très digne énonçait pendant une heure et demie des babillements d'enfants, qui réjouirent Carla.

- En pratique, la séquence GAGATATA se retrouve chez le murex ainsi que chez le bernard-l'ermite. Cependant, il faut noter que GAGACACA joue un rôle similaire à TAGATGTA, comme le montre la

chromatographie des gonades de bigorneaux, présentée en tout début de semestre.

Carla était rêveuse. A deux pas d'ici, à côté du porche menant au Jardin des Plantes, se trouvait la maison où Antoine César Becquerel avait mis en évidence la radioactivité, en laissant traîner par hasard une plaque photographique sur une boîte de sels d'uranium. Une petite plaque commémorative, cachée derrière un buisson d'aubépines, rappelait que cette bâtisse fut le siège d'une des plus grandes découvertes de l'homme, l'une des plus dangereuses aussi.

Où étaient passés ces temps d'aventure, quand les savants faisaient une découverte fondamentale chaque année. Aujourd'hui, la science est devenue trop technique, trop spécifique, tant les domaines d'études sont vastes. Peu de scientifiques avaient une culture suffisante pour embrasser la totalité des matières. Peu d'entre eux en avaient d'ailleurs envie.

Carla se sentait frustrée. Un jour, elle avait interrompu le cours et posé à madame Guillaumet une question de fond sur l'évolution. Celle-ci, éluda la question, et revint à son cours. Avait-elle la réponse, ou bien ses connaissances ne se bornaient-elles qu'à la dissection des gonades de gastéropodes (alias couilles de bigorneaux) ? Lorsque le cours se termina, Carla avait noirci une demi-page.

Le soleil était réapparu. Lors de sa pause de midi, elle aimait se promener dans les allées du Jardin des Plantes. Un bâtiment majestueux le clôturait vers le sud. Cet immense hall recueillait les découvertes du début de ce siècle, en matière de Darwinisme. La salle de l'évolution retraçait les aventures de la vie, de la première bactérie au plus gros des cétacés.

Le bâtiment, rénové de fond en comble, était visible de la grande allée du parc, tel un château de la renaissance fermant une allée de platanes, d'ailleurs, le jardin avait été redessiné par les grands architectes de Louis XIV. Son rôle était à l'origine, la culture de plantes médicinales, puis, au cours des siècles, il avait gardé sa fonction de pôle scientifique, en donnant naissance dans le quartier, à de nombreux instituts et deux siècles plus tard, à Jussieu, la plus grande université européenne.

Carla remarqua un détail nouveau dans ce paysage qui lui était si familier. De grands panneaux avaient été plantés la veille, face à l'entrée de l'édifice, longs d'une dizaine de mètres, ils relataient la vie de Charles Darwin. Carla rafraîchit alors sa mémoire sur ce qu'elle avait appris gamine, à l'école. D'ailleurs, toute une classe de CM2 s'était assise devant les panneaux, et écoutaient le maître avant la visite.

Carla se mit dans un coin, et profita de cette leçon improvisée :

- Charles Darwin naquit au début du 19^{ème} siècle dans une province anglaise, dit l'instituteur. Au cours d'un tour du monde de cinq ans, à bord de l'un des vaisseaux de sa très gracieuse majesté, il fit de remarquables observations. De retour en Angleterre, il énonça sa célèbre théorie de l'évolution par sélection naturelle, et de la survivance du plus apte. Cette théorie se heurta violemment aux théologiens et aux hommes d'église.

Au fur-et-à-mesure de l'exposé, Carla se faisait des réflexions d'adulte sur la leçon qu'elle avait, elle aussi, subie lors de sa scolarité.

Si à l'époque, Darwin dut faire face à tant de résistance, c'est que le mythe d'Adam et Eve était pris au pied de la lettre. Que les hommes aient pu descendre du singe, ou plus précisément, que leurs ancêtres leur eussent ressemblés, était un blasphème. Elle se souvint d'ailleurs, que le Vatican n'avait toujours pas entériné cette théorie. Mais enfin, que peut-on attendre d'une institution qui mit plusieurs siècles avant de reconnaître les théories de Galilée...

L'instituteur continuait son exposé, sans voir que Carla l'écoutait avec attention.

- Charles Darwin était un homme discret et modeste, doué d'un sens aigu de l'observation. Il analysa avec calme les arguments de ses détracteurs, et acquit la réputation d'un auteur sérieux et rigoureux. Il eut toute sa vie, à se battre contre les idées reçues. Quelques décennies plus tard, une autre théorie vit le jour : le catastrophisme, selon laquelle l'évolution n'était plus un phénomène continu, mais se déroulait par à-coups, à travers une suite de catastrophes. Les tenants de la théorie évolutionniste se heurtaient, quant à eux, au problème des "chaînon manquant". Les promoteurs de cette nouvelle théorie rencontrèrent une intolérance virulente de la part des darwinistes, qui n'était pas sans rappeler l'intégrisme dont fut victime leur maître, un siècle plus tôt. Le fait le plus marquant sur lequel s'appuie cette théorie actuellement, est la disparition des dinosaures, question qui est loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes de paléontologie. On retrouve cette dualité entre évolutionnisme et catastrophisme, dans les études qui ont été faites sur l'évolution de coquilles d'escargots, dans les sédiments du lac

Rodolphe, au Kenya. Celles-ci permettent de suivre l'évolution sur de très grands laps de temps. On trouve alors des suites de strates où ces coquilles suivent un processus d'évolution continue, mais séparées par des discontinuités. On ne sait alors pas si ce sont de véritables discontinuités, ou si l'évolution s'est simplement accélérée pendant ces périodes de transition.

Carla sourit. Décidément, les scientifiques sont des hommes comme les autres, qui oublient vite les leçons du passé. Pour elle, ces deux théories étaient en fait semblables, il importait peu que l'évolution soit le résultat d'une lutte continue pour la vie, ou de catastrophes naturelles.

La vérité se situait peut-être entre ces deux extrêmes, mais surtout, elles réfutaient toutes les deux, l'idée d'une puissance directrice de l'évolution. Dieu, car il faut bien lui donner un nom, ne faisait pas partie des hypothèses évolutionnistes. Ceci gênait Carla, qui avait hérité de la religion de ses parents : elle était athée.

Toutefois, l'absence d'une volonté dans la marche de l'évolution lui semblait incongrue. Sans imaginer qu'un grand vieillard à barbe blanche, ou qu'une lumière divine tirât les ficelles de l'évolution, il lui paraissait improbable que notre présence sur terre, que notre morphologie, fût le résultat du hasard de la lutte pour la vie.

Un de ses professeurs d'université, lui avait un jour, fait une remarque étrange :

- Vous êtes-vous déjà posé des questions sur le nombre de nos doigts ? Nos mains permettent d'effectuer des mouvements d'une grande

complexité. Cinq est le nombre optimal de doigts pour pouvoir tourner une boule sans qu'elle vous échappe. Essayez... Prenez une orange ou une pomme, ou n'importe quoi de sphérique qui vous tombera sous la main. L'objet restera stable s'il repose sur trois doigts. Bien sûr, il est possible de le tenir avec deux seulement, mais il faut alors le serrer, ce qui ne représente pas un équilibre parfait. Pour faire tourner l'orange, il faut que deux doigts au moins, changent de position. Trois doigts en permanence en contact avec l'objet, plus deux doigts qui bougent, égalent cinq. Pas six, ni quatre... cinq semble être une constante. Est-ce le fruit du hasard ?

La douceur du soir et la fraîcheur de l'air, lavé par la pluie de l'après-midi, reléguèrent ces souvenirs loin derrière les rêveries de Carla. Elle choisit un banc, en essuya quelques centimètres carrés, et y posa son charmant postérieur.

Cette belle fille brune avec des reflets roux, campée sur de longues jambes fines, avait un visage doux qui donnait à son apparence les rondeurs qui faisaient défaut à son buste. Belle sans en profiter, elle avait du succès auprès des garçons, mais ceux-ci, plus intéressés par les travaux pratiques, ne faisaient que peu de cas de son intelligence.

La fumée de sa cigarette s'élevait en volutes au-dessus de sa tête. Bien plus haut, dans le ciel de Paris, un point blanc apparut derrière un nuage. Après quelques zigzags rapides, il disparut subitement. Personne ne le remarqua...

Mais qui regarde encore les nuages à notre époque, sinon ceux qui figurent sur les photos prises quotidiennement par les satellites, et commentées par le crétin de service ?

Base de Roswell, le 8 Juillet 1947.

Le major Marcel était bien embêté, il venait de rentrer de Corona avec une étrange cargaison. Dans son petit bureau sombre, près du mess des officiers, il se rongait les ongles face à son téléphone en bakélite noire. Comment allait-il annoncer la nouvelle ? Le capitaine Cavitt était resté sur les lieux, et son colonel était à Washington, injoignable. Maintenant, il fallait qu'il téléphone à Forth Worth, qu'il réveille son ancien lieutenant, et le mette au courant des événements des derniers jours.

Les doigts rongés de Marcel firent cliqueter le cadran. La sonnerie du téléphone retentit dans le combiné. Comment allait-il lui annoncer tout ça ?

- Hum..., gargouilla son interlocuteur sur un ton peu réglementaire.
- Désolé de vous déranger mon commandant, ici Marcel, de la base de Roswell.
- Major, j'espère que vous ne me réveillez pas pour parler du temps où vous étiez sous mes ordres à West Point... Qu'y a-t-il ?
- Un orage a éclaté il y a quelques jours, et depuis on est bien embêtés.
- La foudre est tombée sur la base ? Y a-t-il des appareils détruits, questionna le commandant Johnson, maintenant tout à fait réveillé.
- Non, non...
- Vous ne me téléphonez quand même pas parce que vous avez peur de l'orage ?
- Mon commandant, c'est pas la foudre qui est tombée, c'est les vaches...

- Il y a eu de l'orage et les vaches sont tombées !? Le cas est clair. Major, allez cuver votre bourbon, je suis trop fatigué et je vous engueulerai demain.
- Non, je veux dire, les bêtes d'une ferme du coin ont été affolées par l'orage, et le fermier a fait une drôle de découverte dans son champ.
- Ah ?!
- Oui, plein de pièces de métal réparties sur un hectare, et puis des types, bizarres... morts.
- Un accident de voiture ?
- Ben... en plein désert, ça me paraît difficile... Non, cela ressemble plutôt à un crash d'avion.
- Des russes ! Ah les salauds ! Et leur avion a été frappé de plein fouet par la foudre ?
- Non, non, c'est pas des russes, ils font un mètre quarante de haut, et puis, pas de traces de train d'atterrissage, de carlingue ou d'hélice.
- Peut-être un engin de reconnaissance tout nouveau... Vous dites 1m40 ? Hum... peut-être la place dans l'avion était-elle restreinte, on a bien pris des italo-américains dans les sous-marins durant la guerre, à cause de leur petite taille.
- Oui, mais, ils sont bizarres ces russes...
- Les russes sont bizarres, on vous l'a répété des milliers de fois durant votre formation.
- Oui mais alors, bizarres à ce point-là...
- Pourquoi, ils sont bizarres comment ?
- Ils ont une très grosse tête ronde, ils sont gris-jaunes, et ils ont six doigts.

Le commandant Johnson, de son lit à Forth Worth, prenait l'affaire très au sérieux.

- Conservez les corps jusqu'à ce que nous arrivions. Je m'envole de Forth Worth le plus vite possible.

- Mes chefs sont déjà au courant, mais ils ne sont pas à la base en ce moment, et nous avons sacrément les jetons, alors, je vous téléphone... Mais comment on fait pour conserver des corps ?
- Démerdez-vous, mon vieux ! Et puis, cachez les pièces de l'avion. Secret absolu là-dessus.
- Bien, mon commandant. Mais vous savez, tout ça, c'est assez impressionnant.
- Remettez-vous, mon vieux, et au travail !

A la base, le camion fut déchargé dans un hangar vide, et un garde y fut affecté.

De retour dans son bureau, Marcel avait la main sur la bouteille de bourbon, qu'il cachait dans le dernier tiroir, en bas à droite de son bureau, quand le téléphone sonna.

- Marcel ?
- Oui mon commandant, répondit le major, sa main faisant le salut réglementaire sans lâcher la bouteille.
- Je viens de discuter avec Washington. Nouvelles instructions d'en-haut. Faites une autopsie avant que les corps ne commencent à se décomposer. Vous me filmez tout ça, et on se voit demain pour votre rapport. Ne prenez plus contact par téléphone. Utilisez les fréquences radio codées.
- Oui, mais pour les corps ?
- J'en sais rien, mon vieux... Téléphonnez au croque-mort... je ne sais pas moi, faites preuve d'initiative... Et lâchez cette bouteille !

Retour dans le Jardin des Plantes

Le Jardin des Plantes vibrait de milliers d'insectes qui assistaient les jardiniers dans l'embellissement des parterres. Ils se frottaient consciencieusement aux milliers de fleurs, qui sont autant de sexes, et dispersaient la vie, de pistils en étamines.

Parmi les meutes d'enfants qui sortaient du Muséum d'Histoire Naturelle, un petit homme essayait de se frayer un chemin. Simon Grabstein n'était pas là pour son plaisir. Sortant du bureau de son nouveau professeur, il avait en poche une affectation pour un laboratoire de paléontologie du sud de la France. Cette perspective ne l'enchantait guère, au moins, allait-il retrouver la chaleur méditerranéenne de son Jérusalem natal, qu'il avait quitté sur un coup de tête, quelques années plus tôt, venant faire ses études à Paris.

En se dirigeant vers la station de métro de la place Jussieu, il aperçut de loin Carla, assise sur son banc. Il ajusta ses lunettes pour mieux la regarder, et fut ravi par sa beauté, au fur et à mesure qu'il se rapprochait, et que les effets de sa myopie disparaissaient. Encore une que son charme de petit juif à la Woody Allen, laisserait froide...

En passant à sa hauteur, il tourna la tête vers Carla qui lisait, un bras appuyé sur l'accoudoir. Décidément, Simon la trouvait bien belle, une certaine classe et une allure racée, la faisait sortir du lot, une fille inabordable à qui l'on épargne le rentre-dedans classique. Simon venait, à cet instant, de faire une rencontre de choc... Avec le platane situé sur sa trajectoire et qu'il n'avait pas vu, trop occupé à détailler Carla. Bel effet...

Sous le choc, Simon à moitié assommé, s'assit sur son maigre séant, et se frotta la tête.

Carla, surprise par le choc sourd de la tête de Simon sur le platane, leva la tête et sourit, avant de s'enquérir de son état.

- Comment allez-vous ?
- Distraitement, comme vous le voyez. Je crois que je me suis fait la bosse des maths...

Carla sourit.

- Vous êtes myope ?
- Oui, mais pas aveugle, j'étais en train de regarder... les belles plantes du jardin, quand ce platane m'a sauvagement agressé.

La jeune fille fit mine de ne pas relever l'allusion. Sous ses airs absorbés, elle avait vu Simon venir, et avait trouvé son apparence surprenante. Il était petit avec un nez busqué, très méditerranéen. *"Il a du caractère"* aurait dit sa mère très diplomatiquement.

Carla proposa à Simon de venir s'asseoir à côté d'elle. Le reste de la conversation ne regardait qu'eux.

Simon partait vers Aix-en-Provence avec une belle bosse sur la tête, et le numéro de Carla dans la poche.

Base de Roswell, 7 heures du matin.

- Pourquoi cette combinaison ? Je dois mettre ça pour filmer ?
- Ordre du Colonel, c'est valable pour tout le monde. C'est tout ce qu'on a trouvé pour se protéger.

Jack Barnett était déconcerté. Il examina la combinaison de tissu argenté, identique à celles qu'utilisaient les atomistes de Los Alamos, où il avait filmé quatre ans plus tôt, dans le cadre du projet "Manhattan".

- Se protéger de quoi, bon dieu ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire, on n'est pas dans un centre atomique, ici !

Il avait été tiré de son lit quelques heures plus tôt par un caporal, qui l'avait brutalement sorti de ses rêves. En vingt minutes, deux généraux l'avaient appelé, du jamais vu ! Il avait dû sauter dans un B-25 et rejoindre la base de Roswell immédiatement, avec sa caméra et une caisse de films vierges.

- Prenez tout ce que vous avez, avait précisé le général.
- Tout ? Mais j'ai cent cinquante bobines, de trois minutes !
- Très bien, vous prenez tout.
- A vos ordres, mon général.

Barnett n'avait jamais revêtu lui-même ce genre de combinaison, qui couvrait tout le corps, les gants étaient attenants aux manches. Sur la tête, il avait une espèce de heaume, porteur d'une meurtrière en Rhodoïd.

- Pour filmer et changer les films, ça va être commode, tiens...

Deux médecins militaires, qu'il n'avait jamais rencontrés, avaient revêtu leur tenue en même temps que lui. Une fois les trois hommes prêts, une porte s'ouvrit sur une petite pièce attenante, qui faisait office de sas. Ils entrèrent dans une autre salle, vidée pour la circonstance. Au milieu trônait une table métallique, et à ses pieds se trouvait une caisse de roquettes. Un filet d'eau s'en échappait.

- Mon dieu ! Se dit-il, on va me faire filmer une arme chimique, et qui fuit en plus !

"C'était donc ça, les risques de contamination. Mais ces combinaisons sont bien sommaires. Tout cela n'est pas très syndical..."

Puis, le médecin-chef se tourna vers lui.

- Préparez-vous mon vieux, hurla-t-il à travers son masque, et quoi qu'il arrive, gardez votre calme. Vous aurez dix secondes pour vous remettre de l'émotion.

La caméra au poing, le cinéaste vit les deux médecins ouvrir la caisse de roquettes. Il commença à filmer, mais dès qu'il vit le contenu de la boîte, il baissa les bras et eu un haut-le-cœur.

La caisse renfermait un corps, conservé sommairement sur un lit de glace. Mais quel corps... Un drôle de type. Petit, très musclé, une peau jaunâtre, une tête ronde énorme, et une blessure béante sur le dessus de la cuisse droite. Le corps fut placé sur la table. Le ventre était gonflé. Même à travers la combinaison, il commençait à sentir l'odeur.

En faisant d'autres prises de vue, sous d'autres plans, le jeune cinéaste aperçu deux autres caisses dans un coin de la pièce. Il y avait donc certainement plusieurs cadavres.

Les deux médecins arrachèrent du corps des lambeaux de peau et les placèrent dans un récipient. Quelques minutes plus tard, l'être était complètement à découvert. En fait de peau, il s'agissait d'une couche plastique protectrice. Il fit quelques gros plans sur la bassine qui les contenait.

L'être était probablement une femme, une fente était nettement reconnaissable entre ses cuisses, mais pas de mamelles, ni de nombril. Les bras descendaient jusqu'au-dessous de la taille, et étaient terminés par de petites mains fines à six doigts. La tête, visiblement très lourde était maintenue sur un cou court, soutenue par des muscles puissants. Ses yeux, larges et ronds, étaient entièrement noirs. Pas de blanc.

L'odeur devenait franchement pénible et les médecins étaient décidés à opérer vite. Le scalpel entama la gorge, puis descendit le long de la cage thoracique. On aurait dit celle d'un poulet, pensa Barnett. Les médecins coupèrent les côtes à la pince, et l'ensemble cœur-poumons apparut. De petits poumons, ou enfin ce qui devait faire office de cœur et de poumons, car les organes internes n'avaient rien d'humains. Ouverte du cou jusqu'au bas-ventre, la créature était vidée par les médecins, tels des apprentis mécaniciens démontant un moteur pour la première fois.

Les organes étaient dans un état de décomposition avancé. La créature était sans doute restée de longues heures sous le soleil brûlant du Nouveau-Mexique. L'analyse soigneuse de ceux-ci était quasi impossible.

Le chef de l'équipe médicale pestait :

- Je fais ce que je peux, dans l'état où c'est...

Maintenant Barnett sentait l'odeur de la créature, qui avait totalement envahie sa combinaison.

- Bon sang, qu'on en finisse, ce truc est une infection !
- Je sais, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, on a des ordres. J'ai une autopsie à faire, je la fais, et tant que je n'aurais pas fini ce job, vous resterez là, à filmer.

Ils étaient tous les trois assez tendus, mais Jack avait quand même la certitude d'assister là, à un spectacle extraordinaire.

- Qu'est-ce que c'est que ces monstres de cirque ?

L'un des médecins prit une pincette et se dirigea vers les yeux.

Il dit à son collègue :

- L'un des autres a perdu une de ses lentilles, je vais les lui retirer.

Sa pince chercha un point d'encrage sur le coin extérieur de l'œil, et souleva une mince pellicule noire et souple, qu'il déposa dans un bocal de verre. Les yeux devinrent subitement plus humains, la pupille tournée vers le haut, ils présentaient un large blanc.

Puis la boîte crânienne fut ouverte à la scie, la peau repliée sur le front, et le cerveau extrait. Barnett fut très surpris par l'épaisseur du crâne : deux bons centimètres, peut-être trois par endroits.

Il n'osa pas toucher, pour ne pas gêner les deux toubibs, mais cela ne ressemblait pas à de l'os, on aurait dit plutôt, une sorte de cartilage.

Le travail des médecins était pénible. Sous leur lourde combinaison antiradiations, ils étaient en nage et de la buée se déposait sur leur visière. Heureusement, leur travail devait s'interrompre toutes les trois minutes pour permettre au cinéaste de recharger sa caméra.

"Quel dommage, pensa-t-il, de faire un tel film en noir et blanc. Pour un tel coup, la couleur aurait certainement été plus adéquate..."

L'autopsie fut réalisée en trois heures et demie, qui lui semblèrent des siècles, à cause de cette odeur de mort, horriblement pénétrante. Jack s'efforça de ne pas y penser, en se concentrant sur son job. Il consuma cent vingt bobines, sur le lot de cent cinquante qu'il avait pris avec lui. Au fur et à mesure, il notait les scènes filmées sur les étiquettes, et balançait les cartouches dans une boîte.

Lorsque la créature fut dépecée comme un cochon avant une noce, les médecins placèrent les bas morceaux dans différentes glacières, après les lui avoir fait filmer en gros plan.

"Ça ne donnera pas grand-chose...", pensa-t-il

La peau de la créature était lisse, comme celle d'un lézard sans écaille, et avait bien tenu le coup, mais à l'intérieur, c'était différent. A un moment, un des médecins, enlevant un gros organe qui occupait le bas-ventre, eut toutes les peines du monde à le transporter sans qu'il ne se déchire sous son propre poids. Le cerveau, exempt de circonvolutions, ne valait guère mieux.

Il ne vit pas de cervelet, seulement une masse de fibres à moitié décomposées, que le médecin jeta dans le bac émaillé, avec le cerveau. L'extraction du cerveau terminait l'autopsie.

Ils ne quittèrent pas la pièce tout de suite. Les deux médecins se reculèrent et observèrent une dernière fois le cadavre, avant de quitter la pièce. Ils avaient du sang jusqu'aux épaules.

- Quel chantier !
- J'ai déjà fait des autopsies, mais un boulot comme celui-là, jamais. Une vraie boucherie. Allez, filons.

Jack termina sa dernière bobine, prit la boîte de films sous son bras, et suivit les deux autres.

Dans le sas, ils se déshabillèrent et enfournèrent leur combinaison dans de grandes cantines en ferraille et se précipitèrent dans les douches, pour essayer d'échapper au plus vite à l'odeur de cadavre qui les imprégnait.

L'un des médecins lâcha :

- C'est pas tous les jours qu'on dissèque un martien...
- Parce qu'il vient d'une autre planète ?
- Ben c'est clair, mon vieux, et une gonzesse en plus ! rigola l'autre médecin, cachant sa propre tension sous un humour mal placé.
- Comment savez-vous qu'il est du sexe féminin ?
- Tu n'as pas regardé entre les jambes ?
- Oui, mais il n'y a pas de seins...
- Tu sais, les martiennes ont les seins dans le dos, c'est plus pratique pour danser...

Les deux médecins retrouvaient leurs plaisanteries de carabins, seul remède connu pour faire passer la peur de la mort dans les salles de dissection des facultés de médecine, mais l'un d'eux fut pris de malaise quelques minutes plus tard.

Au même moment, l'avion de Johnson, escorté par les services secrets, atterrissait sur la piste.

Au Major Marcel qui l'accueillit, il dit :

- Allons mon vieux, montrez-moi vos petits hommes verts.
- Jaunes, mon Commandant, ils sont jaunes...

Paris, le 27 septembre 1998.

Carla était affalée sur de vieux coussins qui lui tenaient lieu de canapé, provenant du mobilier de sa grand-mère, éparpillé entre de multiples petits enfants. Ces coussins avaient une odeur d'enfance, ils constituaient autrefois le lit improvisé que sa grand-mère lui préparait, chaque été, sous l'appentis du garage. A la mort de son aïeule, Carla ne souhaita conserver que ces coussins, plus précieux à ses yeux, que l'argenterie ou le linge brodé.

Carla pensa à l'été et au sud de la France, où elle avait passé toutes ces vacances chez sa grand-mère, et voilà que Simon avait déménagé pour Aix, comme si l'on pouvait vivre dans le sud en dehors des vacances...

- Je viens d'emménager à Aix-en-Provence, dans un petit meublé, pas très loin du cours Mirabeau.
- Fais attention aux platanes ! Ils pullulent dans la région, lui avait-elle répondu.

Ils échangèrent encore quelques mots avant que Carla, fatiguée, ne mette fin à leur conversation. Simon la faisait rire, il changeait constamment de sujet, selon son humeur et les différents souvenirs remués par son interlocuteur. Carla appréciait ce foisonnement parfois surprenant, mais jamais ennuyeux. Pourtant ce soir, elle avait du mal à suivre, et clôt la conversation par un petit :

- Simon, ne m'en veux pas, mais j'allais partir, bisous, bye...

Elle prit machinalement la télécommande et fit défiler des images sur la télévision. Elle s'arrêta sur les informations, et ne vit pas immédiatement de quoi il s'agissait.

Les images montraient un petit bâtiment blanc en bordure d'une route poussiéreuse, sur les contreforts d'une colline délavée par d'anciennes pluies. Aucune végétation ne retenait plus la terre, qui avait perdu en quelques années, toute fertilité.

Des hommes, mais surtout des femmes et leurs enfants, attendaient autour de la mission. Ils attendaient un kilo de riz, une vaccination, ou un sourire de la part des trois sœurs qui dirigeaient la mission. Depuis les grandes sécheresses, la détresse dans cette partie du monde était intense, le tissu social était détruit, beaucoup de familles s'étaient dispersées. Les gens étaient devenus des assistés, cet état leur enlevait toute ressource, ainsi que le courage de rebâtir.

La mère supérieure traitait ses patients comme un instituteur morigène un cancre. Elle était d'origine allemande, et avait appris dans son monastère du Wurtemberg à aimer son prochain, même si celui-ci était nègre.

Sept cas de Sida s'étaient déclarés aujourd'hui. Petite moyenne, annonçait le commentaire. La rigueur musulmane des gens du cru, n'avait pas pu endiguer la maladie, comme tous les humains du monde, les soudanais avaient de multiples relations sexuelles. Toutes les religions du monde préconisent la chasteté et encensent les liens sacrés du mariage, mais les hommes sont hommes, et ne peuvent échapper à leur nature qui les pousse à se multiplier. Elle a pour cela inventé le plus terrible des appâts : le plaisir. Ainsi, tous forniquaient et se contaminaient, en continuant hypocritement à pratiquer leur religion.

Comment d'ailleurs, ces trois religieuses, vierges, plus par fatalité que par choix, pouvaient-elles expliquer l'usage du préservatif aux populations locales, elles qui ne s'en étaient jamais servi... D'ailleurs, le Pape avait interdit l'usage de cette protection, obstacle maudit à la multiplication des petits chrétiens. Il importait peu que la planète n'ait pas de quoi les nourrir, la quantité de vies, compte plus que sa qualité...

Alors que Carla rêvassait devant son téléviseur, la réalité suivait son cours au Soudan. Demain, elle ferait peut-être la une des journaux, si aucune dévaluation ou match de football, ne vient lui voler la vedette.

Là-bas, le soleil venait juste de disparaître sous l'horizon. L'air commençait à se rafraîchir. Derrière le bâtiment, un petit groupe d'hommes se faufilait entre les grosses pierres éboulées de la colline. En un tour de main, la porte du hangar fut ouverte, deux petits cadenas ne font pas le poids face à une dizaine de ventres vides. La réserve de mil fut pillée en moins de trois minutes. Contrairement à un pillage ordinaire, la distribution fut faite avec raison et calme. Les hommes ne disaient rien, seuls quelques gosses poussaient des cris aigus, comme seuls les enfants affamés savent en pousser. Le partage terminé, la troupe fit quelques kilomètres vers le nord.

Elle grossissait sans cesse, entraînant avec elle, les gens qui s'étaient rassemblés au bord des routes, seules voies de ravitaillement. Treize jours plus tard, la troupe comptait cent trente personnes. Elle atteignit Goré. Silencieux et déterminés, tous se sentaient poussés par la faim et le désespoir, vers le nord.

Nul n'aurait pu l'expliquer. Mais demande-t-on aux sauterelles les raisons de leur migration ?

Paris, le 4 octobre 1998.

Dieu que ces mouches énervèrent Carla ! Voilà quatre jours qu'elle travaillait dans ce laboratoire de génétique, au quatrième étage de Jussieu, le plus grand campus de France, celui-ci regroupait deux universités sous un même toit.

Au début du siècle, l'emplacement hébergeait la Halle aux Vins, on y vendait à la criée, des milliers d'hectolitres par jour, avant que la république ne décrêtât l'alcool, ennemi public numéro un. A cette époque, les instituteurs montraient en classe, des foies verts et boursoufflés, comparés aux foies rouge sombre et sains, des bons républicains sobres.

Le vin était alors une boisson quotidienne, les enfants revenaient de chez l'épicier avec une bouteille de lait dans une main et une bouteille de vin dans l'autre. Vers les années cinquante, la Halle aux Vins cessa d'être utilisée. Après les événements de mai 68, elle fut détruite, et l'on choisit d'y construire un immense bâtiment universitaire, moderne et démocratique.

L'architecte qui fut chargé de sa construction réussit un coup de maître, il parvint simultanément à vendre son projet au ministère de l'Education Nationale français, ainsi qu'aux constructeurs de Brasilia. Si bien que cette immense construction, à deux minutes de Notre-Dame, possède sa réplique exacte dans les sables du Brésil.

Devant tant d'espace disponible, l'architecte s'autorisa un luxe suprême dans le centre de Paris : celui de perdre de la place. L'université est constituée d'une vingtaine de tours de cinq étages, chacune d'elle est reliée à ses voisines par une aile droite, blanche, sale, flanquée d'une colonne de fer

tous les mètres, sur toute sa hauteur. Dans les cours intérieures régnaient de grands vides difficiles à combler. Vasarelli fut sollicité pour construire une immense fresque de cinquante mètres sur trente.

Tous les bâtiments sont surélevés, si bien que toute la surface de l'université est praticable. Elle est le royaume des courants d'air, et des jeunes patineurs à roulettes qui aiment y terroriser les porteurs de blouse blanche. Le campus est pour eux, une piste d'entraînement inespérée.

Comparés aux amphithéâtres de la rue Cuvier, les nouveaux bâtiments étaient impersonnels et sans charme, immenses et déroutants. Le but des concepteurs et de leurs commanditaires avait été atteint : Construire une université nouvelle, où allait pouvoir s'épanouir une science moderne et propre.

Mais Carla, au courant de la réplique brésilienne de son université, s'était demandé si celle-ci était également entourée de fossés infranchissables. En effet, de grandes grilles automatiques peuvent la clore en une minute. Un rêve de château fort, destiné à protéger Paris des assauts révolutionnaires des étudiants. La réforme oui, la chienlit, non !

"Le message de De Gaulle était passé", pensa Carla.

Elle venait de commencer sa thèse. Un mois plus tôt, elle s'était rendue à "la foire", celle des thèses de doctorat. Dans un grand amphithéâtre, chaque laboratoire présentait ses sujets sur de grands panneaux. Les étudiants choisissaient, les professeurs attendaient, et retenaient l'étudiant qui serait le plus apte à supporter ses remontrances trois ans durant. Le terme de "foire" était fort bien choisi. L'ambiance était celle d'un souk.